Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 16

Artikel: Mes cheveux blancs
Autor: Mussard, Jeanne
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-177148

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mes cheveux blancs.

Poésies par J. Petit-Senn, Genève, librairie Jullien, et chez les principaux libraires de la Suisse romande.

Chaque canton de la Suisse romande produit des littérateurs distinguées, cela ne fait aucun doute; mais puisque leurs travaux sont tous écrits dans la même langue, une confraternité intellectuelle doit annuler les limites territoriales qui les séparent, pour en faire des écrivains suisses, concourant à fonder une littérature nationale très-distincte de celle de nos voisins d'outre-Jura.

C'est à ce point de vue que nous nous faisons le plaisir d'annoncer que M. Petit-Senn (dont les œuvres sont si justement appréciées, non-seulement dans toute la Suisse, grâce à d'excellentes traductions, mais encore en France, où il jouit d'une célébrité incontestable comme humoriste et comme poète), que M. Petit-Senn, disons-nous, vient de publier un nouveau recueil de vers, ayant pour titre : *Mes cheveux blancs.*

Les abonnés du *Conteur Vaudois* peuvent être certains de rencontrer dans ce volume la verve étincelante, les saillies, le cachet d'originalité qui ont fait à ce poète une si brillante réputation.

Comme le dit très-bien M. G*** dans sa remarquable préface, le titre de cet ouvrage est une coquetterie, car rien dans les morceaux poétiques qui composent ce recueil ne dénote une phase de décadence ou de décrépitude dans le talent de M. Petit-Senn.

Une pièce de vers prise au hasard parlera mieux en faveur du livre que nous ne saurions le faire, malgré l'admiration sincère qu'il nous inspire.

JEANNE MUSSARD.

Mercure.

Si la croix de Jésus n'eût dissipé l'orgie
Où s'énivraient les dieux de la mythologie,
Et si l'Eternel seul ne régnait dans l'éther,
Mercure eût dès longtemps détrôné Jupiter.
De ses maîtres altiers la puissance abaissée
Aurait dû s'incliner devant son caducée;
Celui qui protégeait l'astuce et le larron
Serait du monde entier devenu le patron.

Jupin a dû quitter le sommet de l'Olympe,
Les Grecs foulent son trône et le touriste y grimpe;
Il ne tient plus la foudre et le maître des dieux
De ses amours impurs ne souille plus les cieux.

Neptune est évincé de l'empire des ondes,
Un seul fil malgré lui réunit les deux mondes;
Pour dompter de la mer l'orageux vertigo
La vapeur remplace son fameux : *Quos Ego !*

Bacchus sert de prétexte aux ivrognes pour boire,
Ils perdent leur raison en l'honneur de sa gloire;
Le sage la maudit, et je crois qu'en tout lieu
La femme de bon cœur donne au diable ce dieu.

. . . . . .

Que devient Apollon ? Ce mélodieux sire
Arrache pour se pendre une corde à sa lyre,
Car l'auteur qui subit son ascendant fatal
Galoppe au suicide ou trotte à l'hôpital :
Un écu non rogné « vaut seul un long poème. »
Aussi, chez nos rimeurs la famine est extrême;
Ainsi que leur cerveau leur estomac est creux,
Et leur rime est toujours beaucoup plus riche qu'eux.

Aux exploits meurtriers on a mis une digue;
La paix économise et la guerre prodigue;
La gloire coûte cher, et sans beaucoup d'argent
Mars ne pourrait lever le moindre contingent:
Aussi de nos soldats la vaillance assoupie
A fait hausser les fonds et baisser la charpie.

Que deviendraient Hercule atteint par un boulet?
Ses os seraient brisés comme ceux d'un poulet;
Le petit pistolet qu'un enfant charge, amorce,
Peut tuer à vingt pas ce grand dieu de la force.

Grâce à l'or, notre siècle est un siècle de fer;
Il fait bouillir sa soupe aux flammes de l'enfer;
Il se rit de Pluton, et pour son âme avide
L'enfer le seul à craindre est une bourse vide.

Qui t'écoute Minerve? hélas! nous te laissons;
La prime et les reports remplacent tes leçons;
Tu nous vois préférer, bien que tu nous en railles,
La cote de la bourse à ta cotte de mailles.

Pauvre amour, te voilà par l'intérêt souillé
Portant des sacs d'écus et sous leur poids plié.
Ton carquois n'est farci que de billets de banque,
Visant l'œil, non le cœur dont pas un ne le manque,
Le bandeau de tes yeux dès longtemps arraché,
Les laisse grands ouverts aux clauses du marché.

Le mariage, hélas! n'est qu'une bonne aubaine;
Si l'on brigue une main il faut qu'elle soit pleine.
L'amour, ce doux état, plein de trouble et d'espoir,
N'est plus qu'un temps perdu pour l'avide comptoir;
Aussi tous les hymens se font au pas de course,
Et les brillants partis se cotent à la bourse.

O Mercure, jadis le plus prompt des valets,
Qui de Jupin épris transportais les poulets,
Qui servais son caprice et volais pour lui plaire
De notre terre aux cieux et des cieux à la terre!
Sans avoir comme toi des ailes aux talons,
Grâce aux chemins de fer, vois comme nous allons
Pour atteindre aux ferveurs dont ton espoir nous berce,
Pour voler à ton ordre, ô grand roi du commerce!

Du sort de tous les dieux le plus beau fut le tien,
Car pour toi, de nos jours l'univers est païen:
Pour affermir ton règne il n'est rien qui te manque
Depuis que ton génie eût découvert la banque;
Son agio perfide est, pour toi protégé,
De l'Olympe seul dieu qui n'ait pas délogé,
Tu souris aux fripons dont la foule insolente
Encadre dans ton or leur bernesse opulente,
Et tous se prosternant aux pieds de tes autels
Font du valet des dieux le maître des mortels.

J. PETIT-SENN.

Nous avons le plaisir de faire connaître à nos lecteurs que les amateurs qui ont donné dimanche dernier une soirée théatrale au profit des *incurables et des vieillards infirmes,* viennent de remettre en mains de l'administration la somme de *cent francs,* produit complet de leur soirée, après déduction de frais. — Nous les remercions de cette bonne œuvre et nous désirons qu'ils aient souvent des imitateurs.

Pour la rédaction : L. MONNET. S. CUÉNOUD

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.